

Lumières & ténèbres

Margot

26 Novembre 2023. Cela fait aujourd'hui exactement six mois que mon mari est parti, à trois-cent kilomètres de là, avec l'espérance de trouver un nouveau travail. Cette décision, il me l'avait annoncée la veille de son départ, alors même que ses valises étaient prêtes et qu'il avait acheté un billet de train. Pour une vie plus stable, il avait argumenté. Il ne m'avait même pas demandé mon avis, en fin de compte. Il me l'avait juste annoncé et il était parti.

Sur le quai de la gare, alors qu'il s'apprêtait à me quitter et que je m'agrippais à sa main comme à son parapluie un jour de tempête, il m'avait murmuré :

- Ce sera facile de trouver un travail là-bas. Il paraît que les demandes d'emploi fleurissent. Dans deux semaines, grand maximum, je reviens vous chercher toi et le bébé, et on se construit une nouvelle vie.

Devant mes yeux rougis, il avait ajouté :

- Margot, je sais que tu es une femme plus forte que ce que tu laisses voir. Tu te débrouilleras très bien sans moi.

Alors il m'avait embrassée, s'était collé un sourire confiant sur les lèvres et il était monté dans le train avec sa toute petite valise. Lorsque le train s'était ébranlé, il avait dessiné un cœur avec ses doigts. J'avais souris face à son excitation. Et j'avais murmuré, le vent emportant mes mots et ramenant la solitude :

- Je t'aime.

Deux semaines après, il n'était pas revenu.

Un mois et demi plus tard, il n'était toujours pas revenu.

Deux mois après son départ, j'avais reçu une lettre brève accompagnée de trois billets de cent euros.

Et depuis ce jour, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles.

Aujourd'hui, je manque sérieusement d'argent.

Lily

On me dit souvent que la vie n'est pas tendre avec moi. Mais moi, la vie, je la regarde droit dans les yeux et je lui dis tous les jours que je n'ai pas besoin de sa bénédiction pour être moi-même et faire ce que je veux. Je sais que je n'ai pas d'homme, pas de travail et surtout très peu d'argent. Mais j'ai des amis. J'en ai même assez pour m'inviter quelques fois par mois chez eux. Et si vous me demandez si ce n'est pas un peu osé, dites-vous qu'une fille comme moi, ça ne se refuse pas.

Margot

Ce matin, Bébé a été réveillée par l'eau bouillante. En ce moment, elle dort très mal et moi aussi. Un simple bruit et son sommeil meurt. Elle doit sentir encore plus vivement que moi l'absence étouffante de son Papa, quelque-part dans l'immensité du monde, Dieu seul sait où, peut-être en difficulté, dans un bidonville ou dans un train...

Je secoue la tête. Ce n'est pas le moment de laisser mon esprit vagabonder entre ces états d'âme. Du sang-froid, voilà ce que je dois avoir. Il faut absolument que je me déniche un nouveau métier et les quelques ordinateurs qui se trouvent à la bibliothèque m'y aideront sûrement.

- Allez, Margot, lançais-je pour me motiver. Du courage.

En entendant ma voix, Bébé fait un petit bruit de bouche. Je lui souris un peu douloureusement. La laisser toute seule pendant deux ou trois heures me fend toujours le cœur. Mais je n'ai pas le choix. Je n'ai pas assez d'argent pour l'envoyer dans une crèche et jamais on ne m'acceptera dans l'enceinte de la bibliothèque avec un bébé dans les bras. Je vérifie que ma petite a bien son biberon à proximité, je noue un petit foulard dans mes cheveux, et j'ouvre la porte résolument.

Lily

Ce matin, en consultant mon téléphone, je remarque que j'ai reçu un message de mes parents.

Bon. Jusque-là, rien de plus normal, ils m'en envoient un environ tous les deux jours, même si je leur répète à longueur de journée que je peux très bien mener ma vie toute seule, sans leurs questions et leurs recommandations incessantes. Mais il faut que je reste polie avec eux parce qu'ils m'apportent un soutien financier. Ils me payent le loyer, l'électricité et l'eau chaude, par exemple. Bref.

Je clique sur la notification pour voir de quoi il retourne. Malheureusement, ça ne ressemble pas à une bonne nouvelle.

Ma chérie, il y a un problème avec la banque. On ne peut plus t'envoyer d'argent. Il faudra que tu tiennes avec tes économies jusqu'à ce que ça se résolve. On te tient au courant de l'avancée des choses. Bisous, Maman.

Mon cœur manque un battement.

Aïe. Là, ça ne va pas du tout, mais alors pas du tout.

C'est fou le pouvoir que peuvent détenir quelques phrases. Parfois, il n'en suffit qu'une pour que toute ta vie change.

Je commence à paniquer dans mon appartement minuscule. Est-ce que je vais me retrouver à la rue ? Est-ce que je serai comme ces mendiants dégoûtants qui dorment dans les bouches de métro ?

Ce que je ne vous ai pas dit, c'est que mes parents ne savent pas que je suis au chômage. Ils me croient vendeuse dans une papeterie ; je leur avais dit ça pour qu'ils me laissent tranquille. Donc cette fois, je ne peux absolument pas leur parler de ma situation. Il va falloir que je compte uniquement sur mes propres forces.

Peu à peu, avec stupeur, j'en viens à la douloureuse conclusion qu'il faut que je me trouve un travail, et vite. Pas question de faire partie de cette communauté de SDF puants. Alors je sors et je me dirige vers la bibliothèque, bien décidée à squatter le plus longtemps possible leur chauffage, leur électricité et surtout leur connexion et leurs ordinateurs.

Margot

Quand j'arrive à la bibliothèque, un vigile peu commode fouille attentivement mon sac et mes poches. Je ne sais pas ce qu'il se passe en ce moment, mais j'ai l'impression que tout le monde devient parano.

Le monsieur me dévisage encore quelques secondes de ses yeux féroces, et il me grogne que je peux passer. Je lui demande poliment où sont les ordinateurs, ce à quoi il répond :

- Pas mon problème.

Je décide de rentrer sans insister. Après tout, je peux très bien me débrouiller toute seule. Ça fait six mois que c'est comme ça, maintenant. Autant continuer sur nos bonnes habitudes.

La bibliothèque est un grand édifice, moderne et spacieux, parcouru d'une dizaine d'escaliers tapissés de moquette. Même si ses couloirs asymétriques sont un peu perturbants, je trouve sans mal la pièce circulaire où les ordinateurs sont mis à disposition. L'un d'entre eux, tout à gauche, est libre alors je n'hésite pas : je prends une chaise et m'y installe en ignorant les regards que me lancent mes voisins.

Je commence rapidement à chercher des offres d'emplois, mais aucune d'entre elles ne semble vraiment prête à embaucher des gens comme moi. Alors que je clique sur la proposition d'une grande surface, un homme se plante à côté de moi. Il est petit, chauve, habillé tout en noir, et de grosses lunettes bleues lui mangent la moitié du visage. Il me jette un coup d'œil peu avenant.

- J'ai besoin de cet ordinateur, me dit-il. C'est urgent.

Je regarde autour de moi. Un garçon certainement curieux nous regarde, mais à part ça, pas un seul ordinateur de libre. Je me décide à lui répondre gentiment qu'il doit attendre son tour, mais il me devance.

- Qu'est-ce que vous ne comprenez pas avec le mot *urgent* ? Bougez-vous !

Super. Maintenant, on a l'attention de toute la salle.

Mais ce n'est pas lui qu'ils regardent.

C'est moi.

Alors je me lève comme un petit chiot docile et je sors de la pièce avec une dizaine de paires d'yeux qui me grillent la nuque.

Vous allez me dire, en me voyant traverser le large couloir et errer entre les étagères, que tout cela est injuste. Oui, ça l'est. Mais écoutez, ce genre de situations, j'y fais face tous les jours.

En descendant les escaliers principaux, je croise une jeune fille blonde, un peu plus jeune que moi, affublée d'une minijupe serrée qui doit sûrement être interdite par la loi. La fille me lance un regard mauvais. Je l'ignore et réajuste le foulard qui retient mes cheveux. Je slalome ensuite entre les rayons de livres quelques minutes, sans réel but. Et puis, au tournant d'un panneau de bois, mes yeux accrochent une petite inscription, minuscule, toute modeste, et qui pourtant prend toute la place.

La bibliothèque cherche homme ou femme pour rangement et classement. Aucune qualification n'est demandée. Travail rémunéré. Veuillez- vous adresser à l'accueil pour plus de renseignements.

Et pour une fois, depuis six mois, j'ai l'impression que la providence me sourit.

Lily

En ce moment, les lieux publics sont constamment surveillés par des vigiles et des caméras, et la bibliothèque n'est visiblement pas une exception. Le garde à l'entrée semble vouloir tout regarder à la fois, du pigeon qui roucoule sur la fenêtre à ma mini-jupe.

J'ai l'habitude des gens comme lui. Je lui souris (un peu hypocritement je l'avoue) et il m'annonce aimablement que je peux rentrer. Heureusement ! Il ne manque plus que je me fasse fouiller...

Aussitôt dans le hall, je ne m'attarde pas : je fonce à la salle des ordinateurs.

En montant les escaliers centraux, je croise une fille avec un foulard jaune dans les cheveux. Qu'est-ce qu'elle fait là, elle ? Je lui jette un regard dédaigneux, mais passe mon chemin ; je n'ai pas le temps de penser à ce genre de choses.

Dans la salle circulaire, tous les postes m'ont l'air malheureusement occupés. Étant donné que ma patience est assez limitée, je m'approche d'un ordinateur de gauche sans plus attendre. Un petit homme chauve et transpirant y est assis. Il est vêtu d'un drôle de costume tout noir, qui ne sied pas du tout à sa personne, mais le plus frappant chez lui, ce sont sans nul doute ses horribles et énormes lunettes bleues. Le petit monsieur lève la tête en sentant ma présence.

- Mademoiselle ? Je peux vous aider ?

Je lui souris.

- J'aurais besoin d'un ordinateur et...

Il me coupe la parole.

- Mais bien sûr, pas de souci ! Prenez le mien ! Je n'en ai plus besoin de toute façon.

Il tente lui aussi de me sourire, mais cela tient plus d'une grimace que d'autre chose.

- Vous êtes bien aimable, je lui réponds en m'efforçant de paraître la moins fautive possible.

Margot

Aujourd'hui, c'est un jeune homme aux cheveux blonds qui tient le bureau de l'accueil. Quand je m'approche de lui pour lui parler de l'inscription que j'ai vue, il affiche un air paniqué.

- Euh... Oui, bien sûr, nous recrutons, mais ce n'est pas de mon ressort, bafouille-t-il le nez dans une pile de dossiers. Je vais chercher mon supérieur et je reviens. Attendez-moi ici.
- Merci, dis-je.

Il disparaît derrière une porte de service d'une démarche nerveuse. J'en viens à me demander si c'est le fait d'aller chercher ce fameux supérieur qui le terrifie à ce point.

Je patiente bien dix minutes avant que le jeune homme ne revienne, accompagné du directeur de la bibliothèque en personne. Il est bien habillé, grand, avec au

poignet une montre que je serais bien incapable de payer. A ma vue, il fronce les sourcils et je comprends pourquoi le jeune homme a peur de lui. Il doit être de ce genre strict et sévère, peu tolérant à ce qui diffère de l'ordre et la discipline. Sûrement un ancien militaire.

Il m'invite à le suivre dans un petit bureau mal éclairé qui sent la poussière et le vieux papier. La pièce est remplie de dossiers, de documents administratifs et de journaux. Le petit radiateur électrique placé dans un coin semble tourner à plein régime, pourtant il y fait aussi froid qu'au dehors.

Le directeur ne m'invite pas à m'asseoir comme l'exigent les règles de la politesse ; non ; il sort son portefeuille, me dévisage, le pose sur une étagère, me dévisage à nouveau, et part en m'annonçant qu'il va chercher de l'eau. Quelque peu agacée par ses manières, je patiente dix minutes supplémentaires debout, sans-bouger, en pensant à Bébé, et à mon mari injoignable depuis quatre mois. Je me demande comment il va, quand il va revenir, si lui aussi il est en train de penser à moi en ce moment.

Puis j'entends enfin la porte s'ouvrir. C'est le directeur, muni de deux verres en plastique et d'une carafe d'eau en métal qu'il dépose sans douceur sur la table.

Aussitôt soulagé de son chargement, il se saisit de son portefeuille sans oublier de me lancer un regard suspicieux, et commence à en faire l'inventaire devant moi. Je me retiens de lever les yeux au ciel. Il a certainement établi ce plan douteux pour voir si je suis une voleuse ou non. D'ailleurs, au vu du regard on ne peut plus surpris qu'il me lance peu après, j'en déduis qu'il a fini ses comptes et qu'il n'est pas habitué à retrouver son portefeuille entier après un test de ce genre.

- C'est bon pour moi, se décide-t-il enfin à dire. Vous pouvez partir.

Je respire un grand coup.

- Excusez-moi, monsieur, dis-je en essayant de ne pas faire transparaître mon agacement, mais vous ne...

- Adressez-vous à l'accueil en bas. On vous donnera un horaire pour un entretien. N'oubliez pas de rédiger une lettre de motivation. Au revoir.

Ce monsieur a un don pour être agaçant, visiblement. Mais je n'ai pas envie d'envenimer les choses, alors je sors et je me rends pour la deuxième fois auprès du jeune homme blond, qui m'a l'air un poil plus détendu qu'avant.

- Rendez-vous dans une semaine, ici à la bibliothèque, à quatorze heures trente, m'annonce-t-il suite à ma requête. Est-ce que je peux avoir votre e-mail ?

Au même moment, la fille à la mini-jupe arrive et se place derrière moi.

- C'est margotmiya@boitemail.com

Elle semble agacée que je la fasse attendre, car elle me dévisage d'une manière on ne peut plus impolie. Son comportement me met malgré moi mal à l'aise, et j'accélère le rythme.

- Lundi prochain, ici à la bibliothèque, avec une lettre de motivation, c'est ça ? je demande.
- Oui, me répond simplement le garçon.
- Merci, alors. A bientôt.

Je quitte la bibliothèque d'une démarche pressée, avec enfin une minuscule lueur d'espoir, qui parvient à me faire rêver d'une situation plus stable que les remous d'aujourd'hui.

Lily

Je sors énervée de la salle aux ordinateurs. Ça fait longtemps que je suis assise devant leur minuscule écran, sur une chaise de la consistance du béton armé, et je n'ai absolument rien trouvé. Ceci s'ajoutant au fait que je sens dangereusement la vie des SDF se rapprocher de moi, il y a de quoi être irritée.

Je passe entre les étagères croulantes sous les disques, en me retenant de taper le premier venu, et là, que vois-je, coincé entre le sol et le pied d'un meuble ? L'éclat terne et apeuré d'un billet !

Feignant de m'intéresser au rayon le plus bas des CD, je vérifie qu'il n'y a personne. Ma main glisse, rencontre le toucher si particulier du filigrane, et me voilà avec l'assurance d'un repas ce soir. Bon, ce ne sont que vingt balles, mais je peux m'en contenter. En plus, personne ne s'est aperçu de mon petit manège : ni vu ni connu, comme on dit.

Je descends les escaliers d'un pas léger. Franchement, je ne comprends pas les gens qui assurent jour et nuit que l'argent ne fait pas le bonheur. Malheureusement, celui-ci est de courte durée quand j'aperçois encore la dame au foulard. Elle est en train de discuter avec le jeune homme mignon de l'accueil que j'avais aperçu en rentrant. Pour une raison que j'ignore, ce genre de situation m'énerve.

Je m'approche discrètement du comptoir, et mon regard capte une petite inscription qui recrute pour la bibliothèque. Je souris intérieurement. Voilà l'occasion parfaite !

Je sors mon petit miroir de poche, arrange mes cheveux, m'assure que mon maquillage est encore en place sur ma peau pâle et me place dans la file.

Mais évidemment, la femme au foulard ne semble pas être pressée de me laisser la place. Je décide de la fixer pour la faire accélérer. Et puis d'ailleurs, pourquoi elle est encore là, elle ? Mais je prends mon mal en patience : il ne faut pas que je fasse mauvaise impression à mes futurs employeurs. Alors je garde mon calme, et la dame se décide enfin à quitter les lieux. Le jeune homme me sourit.

- Je peux faire quelque chose pour vous ?

Je lui souris en retour.

- Oui, je suis intéressée par votre recherche d'emploi.

Le jeune homme consulte un instant des documents certainement ennuyants et me tend un petit flyer.

- Venez demain, à huit heures pétantes ici, à la bibliothèque. Vous y ferez un stage pendant trois semaines, à l'issue duquel il y a de fortes chances que vous soyez embauchée.

- Super, merci ! je m'exclame en regardant avec bonheur la vie de SDF s'éloigner dans mon esprit.
- A demain, me lance le jeune homme alors que je tourne les talons.
- A demain, je lui réponds en vérifiant une énième fois que je n'ai pas de notifications.

Margot

En rentrant, je croise un sans-abri que je connais. Je le vois tout le temps, avec son petit sac, sa tente minuscule et sa couverture usée. Je prends le temps de discuter avec lui, parce que je pense que chaque être humain est digne d'intérêt. Je lui donne quelques petites piécettes qu'il reçoit avec gratitude.

- Si j'avais eu plus d'argent, je vous aurais déjà acheté un sac de couchage. Malheureusement, je ne roule pas sur l'or, je lui explique avec peine.
- Ne vous inquiétez pas pour moi. Je saurai me débrouiller. Si votre bébé est en bonne santé, c'est le principal. Donc gardez pour vous votre argent pour lui garantir un bel épanouissement. J'ai foi en vous, je suis sûr que votre situation familiale va s'arranger.

Je le remercie d'un sourire. C'est fou, il trouve toujours les bons mots pour me motiver.

Je décide finalement de le quitter sous prétexte qu'il faut que j'aille voir mon bébé. Il me demande de lui faire un bisou de sa part, et nous nous séparons sur ces bonnes paroles.

Sur le passage piéton, je sens le vibreur de mon téléphone. C'est un mail de la bibliothèque.

Je vous épargne toutes leurs formules creuses de politesse, car une seule phrase, claire comme de l'eau de roche, suffit à comprendre l'objet du message : « *Nous sommes désolés, mais nous n'avons pas pu retenir votre candidature* ». Je soupire. Bien sûr. C'était trop beau pour être vrai. La vérité, inébranlable, revient toujours : personne ne veut de moi ici. C'est aussi simple que ça.

Lily

Le lendemain a lieu ma première semaine de stage. Le travail n'est pas trop compliqué et les horaires abordables. Mais je ne peux m'empêcher de regarder toutes les minutes mon téléphone pour voir si je n'ai pas reçu un message de mes parents.

Les deux semaines suivantes se déroulent ainsi. Je range des livres, fais le tri dans les vieux magazines, indique à une grand-mère où sont les recueils de Victor Hugo, m'occupe des emprunts et des retours, et consulte mes notifications. Le directeur a l'air satisfait de ce que je fais, parce qu'il y a quelques jours, il m'avait dit pendant la pause déjeuner :

- La bibliothèque avait besoin de quelqu'un comme vous. Vous faites un très bon travail.

Je lui avais répondu que j'étais honorée de travailler pour la bibliothèque et que je serai heureuse de signer un contrat avec lui. Il m'avait souri et s'était levé lentement.

Une semaine après, alors que je m'apprêtais à être embauchée, mes parents m'avaient envoyé un message pour me dire que le problème avec leur banque venait de se résoudre.

J'étais partie de la bibliothèque sans un regard en arrière.

Je n'y ai plus jamais remis les pieds.

Margot

A la maison, Bébé est endormie quand je rentre. Je lui refais son biberon maintenant presque vide et puis je reste longtemps à la regarder, lovée dans son sommeil innocent de petite fille. Malheureusement, un bruit strident la réveille. C'est la sonnette. Je la prends dans mes bras parce qu'elle commence à pleurer, et je vais ouvrir à ce visiteur inattendu. Et là, devant mes yeux, un homme tout sourire, avec deux valises près de lui et des billets d'avion dans la main, une coupe de cheveux reconnaissable entre mille et des yeux pénétrants que je connais si bien.

Cet homme, c'est mon mari.

Le voir devant moi me fait un grand choc.

Ma gorge se serre, mes bras cherchent les siens et j'éclate en sanglots sur son épaule.

Ces larmes que j'ai retenu pendant six mois, ces larmes que je m'étais interdit de laisser s'échapper, les voilà qui coulent de manière incontrôlable. Mon mari est là, enfin, malgré tout, malgré ma pauvreté, ma détresse, il est là.

Je n'arrive pas à le réprimander parce que ça fait quatre mois qu'il est sans nouvelles. Je n'arrive pas à lui parler de l'état désastreux de mon compte en banque. Je suis juste heureuse de l'avoir là, près de moi, ses bras dans les miens, sa tête sur la mienne, sa main caressant mon dos.

- C'est fini, me murmure-t-il. J'ai tout ce qu'il faut pour qu'on rentre chez nous, dans notre vrai pays, et qu'on se reconstruise une nouvelle vie avec Mariama.

Bébé s'agite en entendant son prénom. Mon chéri lui caresse tendrement la joue.

- On pourra enfin vivre dignement. Les gens nous accepteront pour ce que nous sommes...
- ... et pas par ce que nous paraissions être, je complète avec un sourire.

Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Les rayons chauds du crépuscule m'envahissent d'un doux sentiment. Ils ont quelque chose de rassurant. Tandis que le soleil se couche au dehors, j'en sens un deuxième se lever dans mon âme.

Après un si long hiver, les bourgeons s'ouvrent, les marmottes sortent de leur abri, les abeilles bourdonnent et le parfum du renouveau emplit l'air.

C'est l'aube du printemps.

Et dans l'éclat du hublot de l'avion qui me renvoie un visage aussi noir que du charbon, je me dis que j'ai de quoi être fière de ce que je suis.